

chacun s'entend sur le mot avare ; chacun a rencontré un homme ou une femme aimant passionnément l'argent, amassant pour amasser, ne donnant jamais, ou avec parcimonie.

“ Pour n'être point avare, a dit Bossuet, il ne suffit pas de n'avoir pas d'ambition pour le superflu : il ne faut point d'empressement pour le nécessaire. ”

Voltaire est sans pitié pour eux : “ Un avare, dit-il, est toujours guerx : il a également besoin de ce qu'il a et de ce qu'il n'a pas.— Aussi, il n'est jamais riche ; ses désirs sont là pour l'appauvrir. ”

Et ce qu'il a d'extraordinaire, c'est que les avares ne se reconnaissent jamais, lorsqu'un auteur fustige leurs pareils.

L'avare, des premiers, rit du tableau fidèle
D'un avare souvent formé sur son modèle.

BOILEAU.

Molière n'a pas assez d'épithètes avilissantes pour le père de Cléante, pour qui le mot donner a tant d'aversion, qu'il ne dit jamais “ je vous donne ”, mais “ je vous prête le bonjour ” !

“ Il est permis d'aimer l'argent, écrit Mme de Staël, pour arriver à tel ou tel but, en le regardant comme un moyen et non comme l'objet ; mais il est une espèce d'hommes qui, considérant en général la fortune comme une manière d'acquérir des jouissances, ne veut cependant en goûter aucune. Les plaisirs, quels qu'ils soient, vous associent aux autres, tandis que la possibilité de les obtenir est en soi seul, et l'on dissipe quelque chose de son égoïsme, en le satisfaisant au dehors. L'avenir inquiète tellement les avares, qu'ils aiment à sacrifier le présent comme pourrait le faire la vertu la plus relevée. La personnalité de tels hommes va si loin, que l'avare finit par s'immoler à lui-même ; il s'aime tant demain, qu'il se prive de tout chaque jour pour em-

bellir le jour suivant. Et comme tous les sentiments qui ont le caractère de la passion dévorent jusqu'à l'objet même qu'ils chérissent, l'égoïsme devient destructeur du bien-être qu'il veut conserver, et l'avarice interdit tous les avantages que l'argent pourrait valoir.

” Comment exister, ajoute-t-elle, sans être utile, et se donner la peine de vivre quand personne ne s'affligerait de nous voir mourir ?

” Si l'avare, si l'égoïste sont incapables de ces retours sensibles, il est un malheur particulier à de tels caractères auquel ils ne peuvent jamais échapper : ils craignent la mort, comme s'ils avaient su jouir de la vie : après avoir sacrifier leurs jours présents à leurs jours à venir, ils éprouvent une sorte de rage en voyant s'approcher le terme de l'existence ; les affections du cœur augmentent le prix de la vie en diminuant l'amertume de la mort, tout ce qui est aride fait mal vivre et mal mourir ; enfin les passions personnelles sont de l'esclavage autant que celles qui mettent dans la dépendance des autres ; elles rendent également impossible l'empire sur soi-même, et c'est dans le libre et constant exercice de cette puissance qu'est le repos et le bonheur. ”

Dans les ouvrages de la plupart des auteurs modernes, on trouve la trace de ce que les artistes, les esprits de large envergure appellent l'horreur du bourgeois. Les avares qui ont affligé cette flétrissure à la classe la plus méritante de la société devraient seuls subir cette réprobation. Ce sont eux surtout qui, pour garantir leurs chers écus, pour se dispenser de faire la charité, laissent échapper avec infatuation des jugements énormes, d'autant plus agaçants qu'on perdrait son temps et sa peine à en expliquer l'énormité. Leur amour-propre, qui est en

=
pi
gi
ra
qu
sic
pe
sei
d'e
ma
rai
thr
cou
leu
rac
J
aus
nité
ticu

La
field
gran
nine
des
cette
quart
déter
ler
va d
Imgr
clut d
le O
distr
on ne
blés
être es
tantes
maisor
quand
usage
tuyaux